



Lorence AUGUSTAIN

**Destin macabre
d'un impuissant**

Lorence AUGUSTAIN

Destin macabre d'un impuissant

© Lorence AUGUSTAIN, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5334-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ANGLETERRE

XXème siècle.

C'est un dimanche soir pas comme les autres, dans le quartier East End, au nord-est de Londres, ancienne possession des Cockney. Ici, on n'y naît pas, il n'y a plus de maternité ; on n'y travaille plus, non plus, les docks ont fermé, mais on y meurt toujours. Il se fait déjà tard, et ce brouillard rageant a noyé grossièrement de son épais manteau humide les rues froides de la ville. C'est l'hiver aussi, rigoureux, presque sibérien, au givre incommodant, accentué par une bise d'Est se transformant en un verglas traître qui sabote la conduite des véhicules et gâche l'équilibre des piétons poudrés à frimas.

La nuit a déjà commencé à recouvrir la ville de son sombre manteau. Mais là-haut, au bout de la rue ça rougeoit fort. L'artère si belle de jour, s'efface tristement aux regards, enveloppée dans un mélancolique et immense nuage blanc cramoisi qui tourbillonne sans fin. Et cette nappe de brume aérienne accentue l'avancée de la nuit à travers ce quartier miséreux de la capitale. Fichu brouillard, on perçoit quelques criailleries énigmatiques.

La masse s'entasse, louvoie hagarde, et scrute au travers de ce gigantesque cumulo-nimbus égaré, le feu. Il l'inonde d'une épaisse brume ténébreuse au milieu de laquelle se démêlent pompiers, policiers et curieux. Un chapelet d'ordres propulsent les sapeurs en une intervention expresse. Et cette action autoritaire s'oppose au scandaleux désordre de la foule agglutinée, et désireuse dans sa folie de voyeurisme, de forcer le cordon policier.

C'est, en fait, toute l'étendue de la détresse humaine qui déchire anormalement la nuit, à vous glacer les sangs, à pareille heure, en pleine brouillasse. Ces cris d'outre-tombe presque primitifs, troublent les femmes et fascinent les hommes. Ils regardent la lumière étincellante enluminer la rue. Elle rehausse la multitude

d'ombres lugubres qui dansent sur les façades en y dessinant des spectres à l'effigie de farfadets batifolant dans une démesure fantasmagorique. La beauté de cette chorégraphie féerique dégage un charme poétique couplé d'une sensation de mystère impalpable, à presque effacer sans complexe, le drame humain en marche. Cette armée d'ombres est fascinée par le feu dévorant. Les flammes subjuguent. Elles captivent et envoûtent, à les trouver presque charmeuses.

Cependant.

La maison des Clayton brûle.

Les flammes s'étirent, se tordent, crépitent, enflent et grondent dans un ballet de fumée continu. Des flammèches jaunes, vertes, rubescentes par moments, s'extirpent, nerveuses, par les fenêtres dont le verre des petits carreaux a explosé d'un seul coup, sous la chaleur du foyer. Soudain, le toit de tuiles fumeuses s'effondre, laissant nu les murs noircis, suant d'eau et de vapeur. Les pompiers, sous ce dévalement, puis les curieux se sont hâtés de reculer, avant de revenir lentement vers le foyer. Une odeur indéfinissable attaque puissamment les narines. Certains se masquent le nez à l'aide d'un mouchoir déployé et tenu fortement de la main, à la façon d'une compresse que l'on écrase sur une blessure sanguinolente. Et le vent, lorsqu'il renvoie copieusement la fumée désordonnée vers cette masse grouillante, fait rougir les yeux. La vue se trouble. Le spectacle en pâtit. Puis une odeur de chair brûlée se dégage mollement du brasier pour finir par se répandre, poussée par le vent fou, préjugant la fin tragique des occupants.

L'avalanche des mètres cubes d'eau déversés par les lances des pompiers affairés ne peut rien y faire. La maison continue inlassablement de craquer, grésiller, crachoter. La combustion a été rapide lorsque l'embrasement des poutres de la toiture a débuté, précédé d'une explosion inattendue qui a décuplé l'intensité de la fournaise et tenu éloignés les pompiers impactant ainsi la finalité de leur intervention sur le brasier.

Leur ardeur obstinée à la tâche tente de vaincre l'acharnement des flammes à tout détruire. Avec une agressivité naturelle et un entêtement raisonnable ils

luttent.

Encore quelques minutes de bombardements d'eau, pompiers et policiers pourront pénétrer sans risque dans la demeure ravagée. Pour l'heure toute cette eau, noire de cendre, disparaît, à grande vitesse, engloutie par les bouches d'égout alentours, empêchant ainsi la rue d'être méchamment inondée.

Derniers crépitements, flammes domptées, bruits sourds, le premier étage vient lui aussi de s'effondrer, libérant aussitôt des milliers d'étincelles multicolores, propulsées haut, et happées sans attendre dans le néant de la nuit. Le mobilier ou ce qu'il en reste, a dégringolé dans cet écroulement. Il s'est disloqué dans la chute, formant un tas singulier d'objets entremêlés. Nul n'a aperçu la chute de corps humains, mais il est évident qu'ils ont certainement été entraînés dans cet éboulis. Un cri d'effroi a d'ailleurs accompagné cet effondrement. En ce jour de semaine, et à cette heure les Clayton ne pouvaient être qu'à domicile. Il s'agit bien de leur véhicule Austin verte, garé là, le long du trottoir, face au pavillon démantelé, et dont une partie de la peinture de la carrosserie a méchamment commencé à fondre.

Une dernière explosion a fait éloigner la foule. Elle a subitement dans un mouvement d'ensemble, reculé en désordre, un peu comme une vague se cassant sur les rochers. Puis elle est revenue, en ordre, toujours guidée par une curiosité malsaine. Elle s'est alors outrageusement fixée aux abords de la maison en flammes, sans aucune civilité pour les hommes du feu, pestant contre cette présence intempestive et malvenue.

Vivaient là, la mère, le père, la fille et le fils Clayton.

Ce sont les âmes des défunts qui s'envolent vers l'au-delà, a dit quelqu'un.

Baliverne, a chuchoté une autre.

Et ils ont tous prié, pour le repos de leur âme, du moins celles et ceux qui croient encore en Dieu, dans un moment pareil.

D'abord ce fut un murmure, puis des voix à dominante féminine ont augmenté en puissance, pour être secondées très rapidement par celles des hommes leur

répondant en décalé.

Il s'agit d'un chant de prière communément dédié aux défunts. L'ambiance est au surnaturel. Dans cette foule figée, presque pétrifiée par une gigantesque et herculéenne main invisible, certains ont allumé des cierges tenus fermement par des doigts rougis. Les flammèches vacillent au moindre courant d'air. Si cette multitude avait été en mouvement, on aurait pu croire à une procession en l'honneur d'une sainte ou d'un saint du calendrier romain. Mais l'heure n'est pas à une pieuse exaltation mais plutôt à une tristesse religieuse infinie. Les Clayton fréquentaient l'église chrétienne du quartier, et participaient à toutes les manifestations charitables organisées par le Curé et les fidèles.

Tous attendent maintenant de voir l'enlèvement des corps du brasier éteint. Au plus haut de l'incendie, la chaleur du foyer était telle que tout espoir de retrouver une personne en vie, s'était envolé. La foule avait pris la mesure du désastre. Une tragédie s'était déroulée sous leurs yeux, et personne ne pouvait s'opposer à son dramatique dénouement. La mort frappe souvent, cruelle et impitoyable, parfois sanguinaire, rarement douce, mais toujours inhumaine. La mort est diaboliquement scélérate. Bon nombre d'individus la craignent, car lorsqu'elle frappe délicatement à votre porte, impossible d'ignorer qu'elle vient vous prendre. Aujourd'hui, elle s'est bien servie en emportant quatre âmes. Et le plus intrigant pour partie de cette assistance, c'est l'ignorance du devenir de ces âmes. Mais comme elles n'étaient pas damnées...

Policiers et pompiers ont disparu dans la demeure enfumée suintante d'eau charbonneuse. Déblaiement. Bientôt quatre corps méconnaissables, nœuds de chair gluante et calcinée sont extirpés des gravats. On dirait quatre petits cocons noircis, brillants même par endroit sous la lumière blanche et perçante des projecteurs. Pas un cocon ne présente la même forme. Ils sont tous par contre de la même dimension, et fument légèrement. On dirait quatre gros œufs sortis d'une étrange matrice géante à l'origine inconnue. Corps rabougris, informe conglomerat de vêtements, de chaussures, de graisse, d'os, couverts de suie. Les membres, les têtes ont disparu, bouffés inexorablement par l'ardeur des flammes, foyer destructeur et réducteur. On ne sait plus qui est parents ou enfants, mâle ou femelle. Le feu les a presque intégralement engloutis laissant juste ces masses difformes et des odeurs nauséuses de chaires carbonisées. Encore une petite

heure et ils auraient été entièrement consumés. Un silence poli a accompagné la sortie des corps, leur mise sous bâche, et leur transport jusqu'aux ambulances, pour un transfert à la morgue.

Tandis que sur une hauteur un homme observe la scène. Son abondante chevelure couleur geai, légèrement ondulée lui coule jusqu'à la naissance des épaules qu'il a plutôt larges. Sa stature impressionne et lui procure une carrure de boxeur poids lourd. Il tient du Neandertal. Sa cape sombre flotte au gré des rafales du vent froid. Elle claque par intermittence comme un drap sec offert, sans retenue, au caprice d'une atmosphère en mouvement, sur un fil à linge chahuté. La capuche et l'obscurité ambiante dissimulent partiellement les traits de son visage que l'on devine fin. Le nez féminin épouse des lignes parfaites et s'accommode à merveille avec une bouche aux lèvres divinement gonflées de sensualité.

Il maintient la capuche de sa main droite, au niveau du cou, en tirant légèrement sur un cordon pour la boulonner à sa tête.

Son regard scrute la scène dantesque. Il ne semble pas effrayé par l'abominable spectacle. Ses yeux légèrement plissés laissent voir un regard pénétrant. La projection des images incendiaires se reflète dans le noir de ses pupilles dilatées.

Il considère cette vision comme un fantastique divertissement, autant qu'il a toujours abhorré les rendez-vous dominicaux organisés par ses grands-parents paternels, en leur riche demeure d'aristocrates exilés. Ses aïeux avaient en effet fui le royaume de France lors de la révolution de 1789 pour s'installer définitivement en Angleterre. D'ailleurs, royalistes dans l'âme, ils portaient à la boutonnière une crêpe noire, tous les 21 janvier, en souvenir du roi Louis, le seizième, jugé et condamné par la Convention à la décapitation, ce jour de janvier 1793. James et son père, ce jour-là, par défis, arboraient une cocarde tricolore.

Et suite à une discussion dominicale animée et mémorable au sujet du droit divin le grand-père finira par bannir son fils et sa petite famille. C'est ainsi qu'il assistât avec une certaine délectation, à l'éclatement sans appel de la cellule familiale.

De ce jour-là, il ne reverra plus ses grands-parents paternels.

C'est donc à cette période que la famille emménagera dans ce quartier du Nord-Est de Londres, et que ses parents connaîtront les affres des activités professionnelles. Le vieux avait diligemment procédé à la suspension irréversible des versements qui contribuait à faire du père un chanceux rentier comblé.

Il sera bibliothécaire et sa mère infirmière. Ils abandonneront la particule et le patronyme de l'aïeul gardant celui de la mère.

Sa perception sensorielle se modifie devant ce spectacle de mort. Pas de mélancolie, mais il ressent un indicible bonheur s'emparer de son corps malade, et le transporter en un superbe voyage dans un monde imaginaire et bienfaiteur.

C'est un feu sacré créé par un artiste du malheur, une sorte de génie du Mal. Et cette contemplation l'a transfiguré, le guidant vers une spiritualité nouvelle, encore insoupçonnée.

Bienvenue à l'alcaloïde, actif du peyotl. C'est un ami qui l'a initié à la mescaline. Intention louable, peut-être, mais sa tête éclate sous les morsures de la drogue. Par contre, il ne sent plus le froid. Il voit gesticuler les étoiles. Elles s'entrechoquent, se panachent, virevoltent et disparaissent subitement, dans une nuée incontrôlée de lumières colorées, tel un météore né au fin fond de l'univers qui fuse à grande vitesse vers la terre et explose à l'impact.

La vision de ce monde l'interpelle dans un futoir kaléidoscopique. Les couleurs se mélangent étrangement en des dessins variés qui modifient sa perception des éléments qui l'entourent. Il se serait bien vu en jivaro, habillé et coiffé des atours en plumes d'aigles et de perroquets, connus pour couper et réduire les têtes de leurs adversaires tués à coup de fléchettes empoisonnées propulsées par des sarbacanes. Mais il n'est pas jivaro, et ne possède pas de sarbacane, mais un arc.

Il entonne lentement, presque en murmurant, un chant de joie, air de musique profane hérité de l'antiquité païenne gréco-romaine, chant latin défiant les premiers chants ecclésiastiques grégoriens. Il apprivoise les mots qu'il susurre avec une apparente délicatesse froide, traversé par une foi ardente, celle que

connurent les premiers chrétiens du temps des persécutions romaines.

L'homme vient d'agir en conformité avec sa nouvelle foi et en respectant sa propre loi, sûrement pas celle du genre humain. Et il ne va pas enfreindre la foi qu'il a mis dans cette loi. Et là, il se récite une poésie au langage vulgaire. Peut-être est-elle de Jaufré Rudel ou encore de Bernard de Ventadour, où peut être de lui, tout simplement. Il ne sait plus.

Au plus fort de l'incendie, James a apprécié l'intensité lumineuse qui a habillé le ciel d'une rougeur au rayonnement radieux, le faisant ressembler à celui d'un crépuscule légèrement ensoleillé et teinté des différentes couleurs naturelles de l'arc-en-ciel, lorsque les rayons solaires allument les molécules qui composent l'atmosphère. Ainsi, l'oxygène, l'azote et les différents gaz rares qui la composent, se drapent de mille feux qui s'éparpillent en de falots en mouvement, dans ce décor aérien éclatant. James a apprécié ce bouillonnement harmonieux des flammes colorées et s'est mis à valser puis tourner sur lui-même, à la manière d'un derviche, la main droite dirigée vers le ciel et la gauche vers le sol. Enfin, ses rotations se sont accentuées sans qu'il puisse pour autant entrer en transe et communier spirituellement avec le ciel, capter ainsi sa miséricorde pour l'épandre sur la terre. Génie du Mal, il restera donc. C'est écrit.

Il a alors tourné les talons à la vision des quatre civières que les secours sortaient de la maison. Demain, il entamera son pèlerinage en France sans sa pèlerine.

Fallait-il y voir l'œuvre de Dieu, la main du diable ou simplement le hasard.

Et c'est ainsi qu'on crût enterrer les quatre membres de la famille Clayton dans un petit cimetière, autour d'une église, dans le quartier East-End, au Nord-Est de Londres.